

Le colloque « Traduction et relation » à la Haute Ecole des Arts de Berne (5-8 octobre 2021)

Compte-rendu de Jean-René Lassalle

TraduiRElation, organisé par Arno Renken, Cléa Chopard, Christoph Roeber et Myriam Suchet, a eu lieu dans l'école des Beaux-arts de Berne qui intègre un Institut de Littérature, et donc conçoit le phénomène littéraire dans une perspective très ouverte esthétiquement et philosophiquement.

Pour Arno Renken, par ailleurs auteur de *Babel heureuse* (Editions Van Dieren 2012) : « Le projet traduction – relation a pour objectif de porter son attention sur la dimension relationnelle de la traduction. Les évolutions récentes en traductologie ont permis de valoriser la traduction comme moment de différenciation, ce qui implique qu'elle ne se définit plus nécessairement par son degré d'identification à l'original mis apparaît comme une relation d'étrangeté. Le projet cherchera à décrire la traduction à partir de cette relation qui affecte les textes qu'elle relie et la pratique qui les crée ».

Ainsi de nombreuses propositions se sont succédé autour du thème, non pas du texte traduit ou de la pratique traductive (qui furent quand même indirectement évoqués) mais de la « relation traductive » prise au sens large. Interventions soit artistiques, soit conférencières, soit participatives (sous la forme d'ateliers de traduction expérimentale), qu'il s'agirait ici de mettre en relation dans des perspectives de complexité et de complémentarité possible.

1 Traduction comme translation et métamorphose

Une première journée a commencé sous le signe de l'œuvre de l'écrivaine canadienne Anne Carson. La poète suisse Cléa Chopard, autrice d'un très joli texte conceptuel sur les herbes médicinales, *Ancolie commune* (dans la revue *L'Ours blanc* n°15 chez Héros-Limite en 2017), a d'abord montré son travail de dialogue poétique sur ordinateur avec une Intelligence Artificielle nommée Chimère, puis elle a fait « traduire » un petit livre bricolé de sa traduction d'un extrait de la *Cassandre* de Carson, que les participants ont transposé en d'autres petits livres écrits collagés et reliés main (traduction de traduction et traduction de format). Le chercheur Christoph Roeber a commenté des traductions de la pièce *Antigone* de Sophocle, d'abord par des traducteurs classiques, évidemment nécessaires, qui cherchent l'équivalence, puis par des traducteurs creusant une autre profondeur, comme Hölderlin et Anne Carson, révélant un phénomène étrange : en juxtaposant le même vers par ces deux derniers, il est impossible de les relier entre eux si l'on ne connaît pas le texte original. Ismène qui s'adresse à sa sœur Antigone s'inquiète que celle-ci « colore sa parole en rouge » chez Hölderlin, tandis qu'elle lui reproche d'« endosser des airs orageux » chez Carson. Hölderlin traduit en puisant vers une origine du langage dont les Grecs eux-mêmes n'avaient pas forcément conscience, le verbe utilisé ici pour « tourmenter » signifiait étymologiquement teindre avec la pourpre de la cochenille (donc peut-être même connoté positivement). De son côté Carson emploie une traduction créative moderne psychologisée qui déforme un idiomatisme. Ce que la chercheuse Theresa Meyer nommait ici « le culot de la traduction », alors que la traductrice Mathilde Vischer voit plutôt dans la traduction un « seuil » vers un texte, un auteur, un « autre ».



Anne Carson : *Nox*, 2010

Enfin le chercheur Vincent Broqua a dévoilé un superbe livre-objet d'Anne Carson, *Nox*, édité chez New Directions en 2010. Il s'agit d'une boîte noire (de nuit, nox) qui contient un leporello (ou livre en accordéon) et se déplie aussi longuement que le deuil qu'il traite (la mort du frère de l'autrice). La page part souvent d'un seul mot (l'un après l'autre) du même poème du Romain Catulle (complet en exergue) traduit donc du latin et citant maints dictionnaires en mêlant des allusions discrètes de tragédie personnelle aux multiples définitions et solutions de traduction, parsemées de vieilles photos noir et blanc abimées du frère. Vincent Broqua est aussi co-créateur de la magnifique entreprise Double Change qui organise à Paris des lectures de poésie en rassemblant toujours un poète nord-américain (avec traduction) et un français (on piochera avec bonheur dans leurs [archives vidéo](#)) et auteur d'un beau livre sur les écrits du peintre de carrés Josef Albers, *Malgré la ligne droite* chez Les Presses du Réel, 2021.

Parlant de « livre-objet », notons aussi la présence d'un autre poète suisse, Baptiste Gaillard (auteur de fins poèmes à scintillations quasi-nocturnes, par exemple son livre numérique *r a z* chez Contre-Mur, édité par Nicolas Tardy) qui traduisait cette fois un livre en un jeu de tarots dont les cartes redessinées par lui connectent généreusement à des œuvres d'autres auteurs, invitant les joueurs à en lire à voix haute.

2 Solidarité de la république des traducteurs

Le philosophe Marco Baschera a présenté « La République des traducteurs », projet franco-allemand réunissant autour d'une longue table à Paris une vingtaine de traducteurs de toutes langues travaillant sur une pièce de théâtre de Valère Novarina, un auteur que Christian Prigent il y a 30 ans pensait « intraduisible ». Mais l'art de la traduction a progressé, tout comme la notoriété de Novarina ; la littérature expérimentale met du temps à trouver son public, et un texte ses traducteurs/trices. La république est ici prise au sens de solidarité des traducteurs au sein d'une communauté publique faisant par exemple discuter ensemble le traducteur étatsunien et la traductrice chinoise de Novarina côte à côte. Justement l'éditeur de Grèges Lambert Barthélémy était intervenu dans une lettre-vidéo sur grand écran, offrant ses fils de pensée à discuter sur la traduction comme solidarité (avec le texte, avec l'auteur, et donc entre les traducteurs, éditeurs et lecteurs...)

La formatrice Cécile Ibarra a décrit son expérience d'écriture collective avec un groupe de femmes marocaines analphabètes qui reconstruisaient à plusieurs, dans leur français appris pour l'intégration, une histoire écoutée du conteur dialectal Mohammed Mrabet (lui-même analphabète) : occasion émouvante de faire entendre leur langue maternelle dans un lieu d'exil institutionnel et d'y jeter le pont d'une traduction orale, non-écrite

La plasticienne autrichienne Tanja Schwarz offrait ses dessins noir et blanc issus d'entretiens avec des personnes à qui elle avait demandé de raconter leurs peurs pour les traduire

graphiquement. Ici elle avait apporté en plus des phrases découpées que les participants devaient choisir et déposer sur ses images : ainsi le dessin traduisait une émotion puis était retraduit par un sous-titre en contrepoint, avec plus souvent une expansion de la polysémie qu'une réduction du sens.

Pamela Ellayah a analysé l'album (pour enfants) comme une composition où image et texte dialoguent inséparablement dans un rythme cohérent de maquettage, à la différence du livre illustré dont on peut isoler le texte ou l'image. Et Benoit Viro, créateur des défrichantes éditions « Le Nouvel Attila » lui a répondu avec un catalogue de ses livres imaginaires et surtout par une liste de figures du traducteur rêvées par un éditeur (dont le réel enfermement des traducteurs mondiaux d'un best-seller dans un bunker isolé étouffant les réseaux avec un ordinateur déconnecté de l'internet pour éviter les fuites avant publication). Mais après cet unique contre-exemple satirique : retour à la république...

La poète du Pays de Galles Zoë Skoulding, autrice d'un beau recueil inspiré par les fleurs et structuré sur le calendrier révolutionnaire français (*A Revolutionary Calendar*, Shearsman 2020) a décrit un projet d'anthologie transatlantique de poètes de la planète traduits par des britanniques et des nordaméricains dans une perspective « anti-néocolonialiste » selon Don Mee Choi qui a traduit la poète coréenne Kim Hyesoon, et dans la mouvance de la pensée de l'écrivain Martiniquais Edouard Glissant, poète d'un « Tout-Monde » accueillant et divers relié par des paroles en « archipels ».

L'auteur de ces lignes a lu un extrait de son « Rêve : mēng » dont les monosyllabes chinois s'autotraduisent en monosyllabes français pour développer une élégie sur la disparition progressive de cette langue dans sa mémoire, dédiant sa relation traductive à un multilinguisme imparfait de la communauté.

Béatrice Vilgrain, l'éditrice du Théâtre Typographique (avec sa passionnante série de livrets autour de l'« intraduction » (dont un de l'Allemand Ulf Stolterfoht) et de la poésie expérimentale (dont les délicats *Degrés* du Français Alain Cressan), a présenté un nouvel épisode de sa poésie conceptuelle du cycle « Grammaire Tibétaine » (éditée entre autres chez Eric Pesty et Héros-Limite) dont l'alphabet peu connu en occident, lui prête lettre à lettre en acrostiche sonore des départs de réflexions grammatico-philosophiques autour d'une figure marquante de la culture tibétaine.

La chercheuse Larissa Krampert nous révéla une curieuse traduction sexualisée par symboles et interprétations de sous-entendus et lapsus multilingues d'un cauchemar du cas emblématique de « l'homme aux loups », par les psychanalystes franco-hongrois Nicolas Abraham et Maria Torok : un travail étendu sur 5 années d'explorations d'archives thérapeutiques, ainsi qu'une traduction à 4 mains.

Ci-dessous : Nicolas Abraham et Maria Torok : *Le Verbier de l'Homme aux Loups*, 1976

Je rêvai qu'il faisait nuit et que j'étais couché dans mon lit. (Mon lit était placé côté pied, contre la fenêtre.	<i>The witness is the son, not you but he is lying. But he is not lying, he is a true witness.</i>	Le témoin est le fils non pas vous mais il ment. Mais il ne ment pas il est un témoin véridique.
Devant la fenêtre se trouvait une rangée (une série) de vieux noyers.	<i>Before the witness there was a series of the old's « kbriekb »</i>	Devant le témoin, c'était (a eu lieu) une série de forfaits du « vieux ».
Je sais que c'était l'hiver quand je rêvais et c'était la nuit.)	<i>Z'naaa you (the witness) but the son. He is a boy, he dreamt a dream! (The witness) is not you!</i>	C'est paaas vous (le témoin)! C'est un enfant, il rêvait (le témoin) c'est pas vous.
Brusquement la fenêtre s'ouvre d'elle-même! Et je vois, avec grand effroi, que sur le grand noyer, devant la fenêtre, quelques (un couple de) loups blancs sont assis. Il y en avait un lot de six ou de sept. Les loups étaient tout à fait blancs.	<i>The truth : the witness opened himself to me somewhat as a boy. I see the great « kbriekb » a couple, a wide « goulfik ». There was the sister. The « goulfik » was opened quite wide.</i>	La vérité, c'est que le témoin m'a fait des confidences, un peu comme le fait un enfant et voilà que je comprends le grand péché : un couple, une braguette grande ouverte, c'était la sœur. La braguette était ouverte toute grande.

3 La traduction infinie

Le dernier jour débuta par un atelier de la poète Heike Fiedler de Genève (autrice de *Je de mots* et de *Langues de meehr*) qui mêle poétiquement français et allemand) : elle proposa une page de *A Room of One's Own* de Virginia Woolf que chaque participant devait traduire dans sa propre langue poétique ou visuelle, puis les textes obtenus étaient ramassés, mélangés et redonnés pour une 2^e traduction, qui fut suivie d'une troisième, produisant une foule de petits textes poétiques qui furent en plus performés (donc multiples niveaux de traductions qui s'éloignent de plus en plus de l'original et éclosion de langues, d'images, de gestes et de voix). Puis le barcelonais Pau Ardid a associé le roman *Palomar* d'Italo Calvino aux œuvres du photographe Wolfgang Tillmans pour silhouetter métaphoriquement le traducteur tantôt zoomant au microscope sur un mot pendant des heures, tantôt retournant son instrument comme un télescope cosmique pour prendre un lointain recul face au texte.

La musicienne électro-acoustique d'Argentine Abril Padilla nous a fait écouter les *Mikrophonien* de Stockhausen pour dévoiler ensuite leur partition dense de strates structurelles et rythmiques agrémentées d'une pléthore de notations par adjectifs comme « coassant », « grinçant », « crissant », etc., démontrant que la musique bruitiste doit inventer ses propres traductions pour l'œil et l'esprit.

Une ultime performance fut celle de l'artiste du langage Vincent Barras qui fit lire au public ses partitions langagières pleines de signes phonétiques inventifs, notant jusqu'aux accents différents entre Suisses et Français et même entre Valaisans et Genevois. Une belle réalisation recélant de nombreuses subtilités qu'il compléta en lisant lui-même son texte expérimental homophonique d'une apparence opaque, qui résultait en fait de la déconstruction d'une lettre de rupture amoureuse, celle-ci se recomposant maintenant à la lecture à haute voix.

Finalement une des organisatrices tenta d'interconnecter tous ces actes et idées sur la « relation traductive » pour encourager à poursuivre les réflexions, ce fut la chercheuse multi-

perspectiviste Myriam Suchet, autrice d'un ouvrage innovant sur la littérature multilingue (*L'imaginaire hétérolingue*, Classiques Garnier 2014) et d'un livre inclassable reliant fragments philosophiques et littéraires présentés comme sur les pages d'un Talmud avec un texte central entouré concentriquement de commentaires, gloses et notes (*L'Horizon est ici*, Editions du Commun 2019), afin encore et toujours de relancer les dés de la poésie, les relations de la traduction et les liens de la pensée : « pour ne pas finir » nous dit-elle...

©Jean-René Lassalle (Pour *Poezibao*), octobre 2021